

## REVUE LITTÉRAIRE

## LES DÉCADENTS

I<sup>er</sup> ARTICLE

La petite école littéraire, dite « Décadente », qui a relevé cette épithète presque blessante pour s'en faire un drapeau, comme firent jadis les « Gueux », se remue beaucoup depuis quelque temps. Les recrues n'abondent pas ; mais, guidées par les vieux de la vieille, ceux de la première heure, les jeunes se mettent en quatre, suppléant au nombre par la passion. Ils ont des journaux, des revues, un éditeur : ils bataillent dur. Peu à peu, ils ont forcé cette redoutable bastille de l'indifférence. On s'occupe d'eux, on les lit, on les discute, on les combat. Ce n'est pas le triomphe, car, d'être triomphateurs, ils ne peuvent espérer, à moins d'être totalement dépourvus de sens, et ce, pour de multiples raisons, longues mais faciles à donner. C'est une demi-victoire, très relative, qui peut les satisfaire, mieux, les enorgueillir. Si les adeptes ne sont pas légion, on peut croire néanmoins qu'il y en a un nombre respectable, suffisant pour faire vivre les feuilles dans lesquelles ils exposent leurs théories, pour couvrir les frais d'édition des quelques volumes qu'ils lancent de temps à autre dans la circulation.

Eh bien, qu'y a-t-il au fond de cette tentative littéraire qui s'affirme avec tant d'acharnement ? Quelle est la valeur réelle des œuvres produites, quelle sera leur influence, si elles doivent en avoir une — telles sont les questions qu'il faut essayer de résoudre, si l'on est d'accord que tout ce qui touche à la littérature, évolution nouvelle ou retour en arrière, est digne d'attirer l'attention.

On a beaucoup plaisanté, d'abord, les écrivains décadents, auxquels on n'accordait qu'une existence éphémère, et dont les œuvres n'étaient considérées que comme une fumisterie. Puis de la plaisanterie on est passé au sarcasme, du sarcasme à l'injure, et s'ils attaquent avec ardeur on leur riposte avec violence. C'était trop peu pour commencer et c'est trop à présent. La moquerie est chose facile et la blague ne prouve rien. Rire de tout, faire des bons mots, est la tendance particulière à notre nation et surtout à cette cohue parisienne féroce-ment gouailleuse qui a pris trop à la lettre le mot de Beaumarchais. Elle a souvent découragé, assombri plus d'un grand artiste qui rêvait de doter l'art d'une formule nouvelle. Et sans citer nombre d'exemples, il suffit de rappeler combien peu fut compris le profond et subtil, l'impeccable Baudelaire. Plus d'une fois, Léon Cladel, ce rude et courageux manieur de verbe, a raconté, devant moi, avec quel mépris une bande de ces plats politticiens qui, sous le nom d'opportunistes, ont depuis gouverné la France, regardaient l'auteur des *Fleurs du mal*, quand celui-ci entraît par hasard au café de Madrid, alors que vautre sur les banquettes de cuir ils échafaudaient leurs rêves ambitieux tout en sirotant une absinthe prise à Poell. Ces cuisines levaient les épaules et, souriants, portaient l'index à leur front vide en murmurant : C'est un fou.

On peut plaisanter une fois ou deux,

blaguer même, mais il arrive un moment où la chose tournée en dérision exige un examen attentif, et non une métamorphose de la plaisanterie en méprisante injure. Ce moment est venu pour la littérature dite « décadente ». Fumisterie, c'était bienfût dit, quoique on put être porté à le croire, mais la persévérance, les efforts des décadents, leurs sérieuses affirmations prouvent que ce n'était pas cela. Idiotie est aussi vite dit, mais est plus injuste encore, vraiment, car ce qui a un but, toute recherche patiente et hardie, est digne d'intérêt et a droit au respect ; puis tout ce que l'on ne comprend pas bien, du premier coup, n'est pas par cela même et absolument dénué de sens : il est des gens pour qui les poètes les plus clairs sont plus fermés et obscurs qu'une inscription cunéiforme. Erreur, serait le terme exact, le seul à se servir à l'égard des décadents. C'est ce qui est à démontrer.

Les décadents eux-mêmes ne sont pas d'accord sur la signification du mot qu'ils ont pris pour se désigner, ou du moins ils ont été longtemps, eux pour qui les mots seuls, sans liaison aucune, ont une valeur propre et particulière, avant que de fixer la valeur de celui qui distingue leur clan littéraire.

Les uns, et au début, prenaient le mot décadence dans sa signification ordinaire, la vraie. Ouf, disaient-ils, la littérature française, arrivée à son apogée, n'a plus qu'à redescendre, qu'à mourir. Ayant exprimé tout ce qui est exprimable, ressassé tous les sentiments, toutes les passions humaines simples et naturelles, passé par toutes les phases, ce n'est plus que par la recherche des effets bizarres et inattendus, le cliquetis des mots et des périodes, l'emprunt de vocables pris à toutes les langues, qu'elle peut encore étonner, plaire et charmer. Nous lui ferons noter les étrangetés des perversions physiques et morales, nous

la rendrons par cela même intelligible à la foule : nous ne serons plus des écrivains, dans l'acception étroite du mot, mais des artistes. Nous trouverons, dans l'emploi d'expressions inusitées, prises dans l'argot d'atelier et dans l'argot des rues, ou fabriquées de toutes pièces, des résonances jamais entendues ; dans l'agencement des mots nous ferons passer des couleurs, et, par ces artifices, loin de commenter, de traduire comme l'ont fait nos devanciers, nous évoquerons ; les sons feront image, l'image sera une harmonie. La littérature française, par l'excès même de sa perfection, se décompose, et de cette décomposition fatale qui commence, nous sommes les premiers germes.

Les autres, et maintenant, tout en acceptant ce mot de décadent comme un drapeau qu'ils agitent au vent de la bataille, protestent contre la signification qu'il donne à la théorie qui leur est chère et sont manifestement en train de lui en donner une autre. Ainsi, dans un de leurs journaux, le *Décadent*, et sous la signature de M. Anatole Baju, on lit : « Il est regrettable que les décadents n'aient pas en eux-mêmes à faire le choix de leur nom. Le ridicule dont on tente inutilement de les couvrir aurait été prévenu, et, s'ils eussent été sincères, ce nom signifierait tout autre chose. Sans doute pas tout à fait le contraire de ce qu'il veut dire, parce que l'esprit humain ne peut guère ascendre davantage ; mais s'il eût été bien choisi, les décadents s'appelleraient les *quintessences*. » Dans un autre organe de l'école, le *Scapin*, titre qui, entre parenthèse, semble devoir mieux convenir à un journal de théâtre, un décadent qui se cache sous le pseudonyme de *Vir*, proteste plus vivement encore contre l'épithète : « Décadence ! qu'en pouvons-nous savoir ? Est-ce que la maturité indique la chute ? Est-ce que les siècles passés doivent servir de forme à chacun des suivants, forcément, sous peine pour

ceux-ci, irrémisiblement, de tomber au bas de l'échelle des siècles. Et n'est-ce point nier le Progrès, un mot bien prostitué qui veut dire une superbe chose ? »

Ce dernier a parfaitement raison. Il dit même cette vérité en un langage que ses amis qualifieraient peut-être de commun, puisque ce langage est accessible à l'entendement d'un vulgaire journaliste — la bête noire des décadents, on ne sait trop pourquoi. Oui, nous ne pouvons savoir à quel point de sa vitalité en est la littérature. Peut-être agonise-t-elle, peut-être va-t-elle prendre un vol plus rapide et plus haut. Nul ne sait et ne peut prophétiser. Oui, il est vrai aussi que la littérature, à chaque siècle, doit essayer de trouver une forme nouvelle en communion avec les idées de ce siècle ; et c'est ce qui toujours est arrivé et arrivera, qu'on le veuille ou non. Mais la littérature décadente est-elle celle que le monde attend, celle qui répond aux besoins intellectuels, aux aspirations de cette fin de ce siècle ou du commencement de celui qui va naître ? Voilà ce qu'il est permis de nier.

Et d'abord, les décadents n'ont pas une doctrine d'une solidité à toute épreuve. Faut-il, oui ou non, être initié pour saisir les beautés de la langue décadente ? C'est difficile à savoir et eux-mêmes ne le savent guère. Ils ont des poèmes, écrits avec plus ou moins de talent, en simple, bon et clair français. Ils en ont d'autres qui ressemblent à des logoglyphes. Pourquoi ? Ou ils doivent s'en tenir à la théorie pure, évoquer et non traduire, faire chatoyer des couleurs et des nuances, tinter des sons dont un profane est impuissant à saisir la signification, et n'admettre, comme thuriféraires de la déesse Décadence, que de parfaits décadents, tel que Mallarmé, le grand maître du genre, et exclure tout poète ou prosateur qui se sert de la méthode ancienne. Ainsi Verlaine lui-même ne doit pas leur paraître sans tache puisqu'il possède à son actif

des poèmes d'une forme à la fois exquise, charmante et si limpide que le premier philistin de journaliste venu peut en réjouir son pauvre esprit. Mais que penser quand on voit les décadents réclamer comme un des leurs Villiers de l'Isle-Adam, lequel, malgré sa prodigieuse et magnifique maestria de forme, se lit à livre ouvert ; Huysmans qui, malgré son goût très prononcé pour les curiosités littéraires, goût qu'il avoue dans une des plus savantes pages de *A rebours*, n'en est pas moins un styliste cristallin. Ils vont jusqu'à enrôler dans leurs rangs Barbey d'Aurevilly !

Dans une des deux revues déjà citées, on trouve, entre un entortillé poème en prose de Stéphane Mallarmé et quelques vers sans caractère de Paul Verlaine, un sonnet de Léon Cladel, plein de mélancolique passion d'amour. Plus loin, on lit deux nouvelles dont l'une est écrite dans le style familier de Trabelot. Il faudrait s'entendre, et dire au juste ce que c'est qu'un décadent.

Mais ce sont-là petites querelles, et l'on ne saurait en vouloir beaucoup à la décadence de chercher à se donner quelque prestige, plutôt pour le public que pour le monde littéraire plus clairvoyant, en présentant comme siens des écrivains célèbres et n'ayant que peu de points de contact avec la petite école naissante. Le crime n'est pas grand. Il suffit d'avoir déjà indiqué — et ce pourrait être prouvé au moyen de citations — que les décadents ne sont pas toujours logiques avec eux-mêmes et fidèles à la théorie qu'ils professent. Reste à savoir ce qu'est exactement cette théorie, et si elle atteint le but qu'elle se propose. C'est ce qui sera étudié dans un prochain feuilleton.

Sutter Laumann.

## REVUE LITTÉRAIRE

## LES DÉCADENTS

1<sup>er</sup> ARTICLE

La petite école littéraire, dite « Décadente », qui a relevé cette épithète presque blessante pour s'en faire un drapeau, comme firent jadis les « Gueux », se remue beaucoup depuis quelque temps. Les recrues n'abondent pas ; mais, guidées par les vieux de la vieille, ceux de la première heure, les jeunes se mettent en quatre, suppléant au nombre par la passion. Ils ont des journaux, des revues, un éditeur : ils bataillent dur. Peu à peu, ils ont forcé cette redoutable bastille de l'indifférence. On s'occupe d'eux, on les lit, on les discute, on les combat. Ce n'est pas le triomphe, car, d'être triomphateurs, ils ne peuvent espérer, à moins d'être totalement dépourvus de sens, et ce, pour de multiples raisons, longues mais faciles à donner. C'est une demi-victoire, très relative, qui peut les satisfaire, mieux, les enorgueillir. Si les adeptes ne sont pas légion, on peut croire néanmoins qu'il y en a un nombre respectable, suffisant pour faire vivoter les feuilles dans lesquelles ils exposent leurs théories, pour couvrir les frais d'édition des quelques volumes qu'ils lancent de temps à autre dans la circulation.

Eh bien, qu'y a-t-il au fond de cette tentative littéraire qui s'affirme avec tant d'acharnement ? Quelle est la valeur réelle des œuvres produites, quelle sera leur influence, si elles doivent en avoir une — telles sont les questions qu'il faut essayer de résoudre, si l'on est d'accord que tout ce qui touche à la littérature, évolution nouvelle ou retour en arrière, est digne d'attirer l'attention.

On a beaucoup plaisanté, d'abord, les écrivains décadents, auxquels on n'accordait qu'une existence éphémère, et dont les œuvres n'étaient considérées que comme une fumisterie. Puis de la plaisanterie on est passé au sarcasme, du sarcasme à l'injure, et s'ils attaquent avec ardeur on leur riposte avec violence. C'était trop peu pour commencer et c'est trop à présent. La moquerie est chose facile et la blague ne prouve rien. Rire de tout, faire des bons mots, est la tendance particulière à notre nation et surtout à cette cohue parisienne féroce-ment gouailleuse qui a pris trop à la lettre le mot de Beaumarchais. Elle a souvent découragé, assombri plus d'un grand artiste qui rêvait de doter l'art d'une formule nouvelle. Et sans citer nombre d'exemples, il suffit de rappeler combien peu fut compris le profond et subtil, l'impeccable Baudelaire. Plus d'une fois, Léon Cladel, ce rude et courageux manieur de verbe, a raconté, devant moi, avec quel mépris une bande de ces plats politiciens qui, sous le nom d'opportunistes, ont depuis gouverné la France, regardaient l'auteur des *Fleurs du mal*, quand celui-ci entraît par hasard au café de Madrid, alors que vautrés sur les banquettes de cuir ils échafaudaient leurs rêves ambitieux tout en sirotant une absinthe prise à l'œil. Ces cuisîtres levaient les épaules et, souriants, portaient l'index à leur front vide en murmurant : C'est un fou.

On peut plaisanter une fois ou deux,

blaguer même, mais il arrive un moment où la chose tournée en dérision exige un examen attentif, et non une métarmorphose de la plaisanterie en méprisante injure. Ce moment est venu pour la littérature dite « décadente ». Fumisterie, c'était bienfût dit, quoique on put être porté à le croire, mais la persévérance, les efforts des décadents, leurs sérieuses affirmations prouvent que ce n'était pas cela. Idiotie est aussi vite dit, mais est plus injuste encore, vraiment, car ce qui a un but, toute recherche patiente et hardie, est digne d'intérêt et a droit au respect ; puis tout ce que l'on ne comprend pas bien, du premier coup, n'est pas par cela même et absolument dénué de sens : il est des gens pour qui les poètes les plus clairs sont plus fermés et obscurs qu'une inscription cunéiforme. Erreur, serait le terme exact, le seul à se servir à l'égard des décadents. C'est ce qui est à démontrer.

Les décadents eux-mêmes ne sont pas d'accord sur la signification du mot qu'ils ont pris pour se désigner, ou du moins ils ont été longtemps, eux pour qui les mots ont des sens, sans liaison aucune, ont une valeur propre et particulière, avant que de fixer la valeur de celui qui distingue leur clan littéraire.

Les uns, et au début, prenaient le mot décadence dans sa signification ordinaire, la vraie. Oui, disaient-ils, la littérature française, arrivée à son apogée, n'a plus qu'à redescendre, qu'à mourir. Ayant exprimé tout ce qui est exprimable, ressassé tous les sentiments, toutes les passions humaines simples et naturelles, passé par toutes les phases, ce n'est plus que par la recherche des effets bizarres et inattendus, le cliquetis des mots et des périodes, l'emprunt de vocables pris à toutes les langues, qu'elle peut encore étonner, plaire et charmer. Nous lui ferons noter les étrangetés des perversions physiques et morales, nous

la rend  
la foule  
dans l'a  
artistes  
d'expres  
d'atelier  
quées  
mais e  
mots ne  
ces art  
duire c  
évoque  
sera un  
casse, p  
décomp  
qui con  
germes

Les a  
cemot  
agitent  
contre  
rie qu  
en trait  
dans un  
sous la  
lit : «  
n'alent  
de leur  
tlemen  
et, s'ils  
fierait  
à fait  
que l'es  
dre dav  
les déc  
sents. »  
Scapin  
devoir  
théâtre  
pseudon  
encore  
pouvon  
rité ind  
passés  
des sui

la rendrons par cela même inintelligible à la foule : nous ne serons plus des écrivains, dans l'acception étroite du mot, mais des artistes. Nous trouverons, dans l'emploi d'expressions inusitées, prises dans l'argot d'atelier et dans l'argot des rues, ou fabriquées de toutes pièces, des résonnances jamais entendues ; dans l'agencement des mots nous ferons passer des couleurs, et, par ces artifices, loin de commenter, de traduire comme l'ont fait nos devanciers, nous évoquerons ; les sons feront image, l'image sera une harmonie. La littérature française, par l'excès même de sa perfection, se décompose, et de cette décomposition fatale qui commence, nous sommes les premiers germes.

Les autres, et maintenant, tout en acceptant ce mot de décadent comme un drapeau qu'ils agitent au vent de la bataille, protestent contre la signification qu'il donne à la théorie qui leur est chère et sont manifestement en train de lui en donner une autre. Ainsi, dans un de leurs journaux, le *Décadent*, et sous la signature de M. Anatole Baju, on lit : « Il est regrettable que les décadents n'aient pas en eux-mêmes à faire le choix de leur nom. Le ridicule dont on tente inutilement de les couvrir aurait été prévenu, et, s'ils eussent été sincères, ce nom signifierait tout autre chose. Sans doute pas tout à fait le contraire de ce qu'il veut dire, parce que l'esprit humain ne peut guère ascendre davantage ; mais s'il eût été bien choisi, les décadents s'appelleraient les *quintes-sents*. » Dans un autre organe de l'école, le *Scapin*, titre qui, entre parenthèse, semble devoir mieux convenir à un journal de théâtre, un décadent qui se cache sous le pseudonyme de *Vir*, proteste plus vivement encore contre l'épithète : « Décadence ! qu'en pouvons-nous savoir ? Est-ce que la maturité indique la chute ? Est-ce que les siècles passés doivent servir de *forme* à chacun des suivants, forcément, sous peine pour

ceux-ci, irrémisiblement, de tomber au bas de l'échelle des siècles. Et n'est-ce point nier le Progrès, un mot bien prostitué qui veut dire une superbe chose ? »

Ce dernier a parfaitement raison. Il dit même cette vérité en un langage que ses amis qualifieraient peut-être de commun, puisque ce langage est accessible à l'entendement d'un vulgaire journaliste — la bête noire des décadents, on ne sait trop pourquoi. Oui, nous ne pouvons savoir à quel point de sa vitalité en est la littérature. Peut-être agonise-t-elle, peut-être va-t-elle prendre un vol plus rapide et plus haut. Nul ne sait et ne peut prophétiser. Oui, il est vrai aussi que la littérature, à chaque siècle, doit essayer de trouver une forme nouvelle en communion avec les idées de ce siècle ; et c'est ce qui toujours est arrivé et arrivera, qu'on le veuille ou non. Mais la littérature décadente est-elle celle que le monde attend, celle qui répond aux besoins intellectuels, aux aspirations de cette fin de ce siècle ou du commencement de celui qui va naître ? Voilà ce qu'il est permis de nier.

Et d'abord, les décadents n'ont pas une doctrine d'une solidité à toute épreuve. Faut-il, oui ou non, être initié pour saisir les beautés de la langue décadente ? C'est difficile à savoir et eux-mêmes ne le savent guère. Ils ont des poèmes, écrits avec plus ou moins de talent, en simple, bon et clair français. Ils en ont d'autres qui ressemblent à des logoglyphes. Pourquoi ? Ou ils doivent s'en tenir à la théorie pure, évoquer et non traduire, faire chatoyer des couleurs et des nuances, tinter des sons dont un profane est impuissant à saisir la signification, et n'admettre, comme thuriféraires de la déesse Décadence, que de parfaits décadents, tel que Mallarmé, le grand maître du genre, et exclure tout poète ou prosateur qui se sert de la méthode ancienne. Ainsi Verlaine lui-même ne doit pas leur paraître sans tache puisqu'il possède à son actif

des poèmes d'une forme à la fois exquise, charmante et si limpide que le premier philistin de journaliste venu peut en réjouir son pauvre esprit. Mais que penser quand on voit les décadents réclamer comme un des leurs Villiers de l'Isle-Adam, lequel, malgré sa prodigieuse et magnifique maestria de forme, se lit à livre ouvert ; Huysmans qui, malgré son goût très prononcé pour les curiosités littéraires, goût qu'il avoue dans une des plus savantes pages de *A rebours*, n'en est pas moins un stylistique cristallin. Ils vont jusqu'à enrôler dans leurs rangs Barbey d'Aurevilly !

Dans une des deux revues déjà citées, on trouve, entre un entortillé poème en prose de Stéphane Mallarmé et quelques vers sans caractère de Paul Verlaine, un sonnet de Léon Cladel, plein de mélancolique passion d'amour. Plus loin, on lit deux nouvelles dont l'une est écrite dans le style familier de Trublet. Il faudrait s'entendre, et dire au juste ce que c'est qu'un décadent.

Mais ce sont-là petites querelles, et l'on ne saurait en vouloir beaucoup à la décadence de chercher à se donner quelque prestige, plutôt pour le public que pour le monde littéraire plus clairvoyant, en présentant comme siens des écrivains célèbres et n'ayant que peu de points de contact avec la petite école naissante. Le crime n'est pas grand. Il suffit d'avoir déjà indiqué — et ce pourrait être prouvé au moyen de citations — que les décadents ne sont pas toujours logiques avec eux-mêmes et fidèles à la théorie qu'ils professent. Reste à savoir ce qu'est exactement cette théorie, et si elle atteint le but qu'elle se propose. C'est ce qui sera étudié dans un prochain feuilleton.

Sutter Laumann.